

DÉBAT

Littérature gabonaise : un renouveau en trompe-l'œil

Par Luc Ngowet *

EN avril 1988, une réunion du Café littéraire avait été organisée à l'université Omar Bongo pour débattre du thème "Littérature gabonaise : mythe ou réalité ?" Aujourd'hui, plus de dix ans ont passé et l'apparent renouveau littéraire actuel - caravane de l'Union des écrivains gabonais (UDEG), pages littéraires disponibles dans le premier quotidien gabonais d'information, "L'Union", émission littéraire hebdomadaire sur Radio 2 - invite une fois de plus à s'interroger. Non plus sur la réalité de cette littérature (puisqu'elle existe), mais bien sur sa qualité. De fait, plutôt que de "renouveau", devrait-on simplement parler de "balbutiement littéraire" : les livres (et les débats) proposés par l'UDEG sont les mêmes. Une chose est d'exister, une autre est d'être. Ainsi, une question essentielle semble être perpétuellement éludée : combien de "bons" écrivains gabonais comptons-nous réellement ?

En effet, comme le faisait remarquer Nicolas Mba Zué, enseignant au département de lettres modernes, à l'UOB, ce qui frappe chez nos auteurs, c'est cette préférence du "tape à l'œil du livre imprimé à l'exigence de produire quelque chose de valable du

point de vue de la qualité" (in Notre librairie, N°105, avril-juin 1991, ed. Clef, Paris).

Bien sûr, poser le problème de la qualité d'une œuvre reste toujours de l'ordre de la subjectivité. En musique, par exemple, préférer Pierre-Claver Akendengué à Koffi Olomidé, c'est apprécier davantage un certain génie créatif, l'universalité du message délivré, la profondeur des paroles, que la brutalité des rythmes populaires (certes entraînants) du second.

En musique comme en littérature, il en est de même. Et un bon écrivain ne s'auto-proclame pas, il s'apprécie à la lumière de sa production. Au Gabon pourtant, c'est la tendance à la glorification gratuite et ostentatoire qui est manifeste. Non seulement chez de nombreux auteurs, mais aussi chez certains pseudo-critiques au sein des médias et du milieu universitaire. J'en veux pour preuve trois romans qui, depuis leur parution, ont été célébrés à outrance : *Au bout du silence* de Laurent Owondo, *Les Matitis* d'Hubert Freddy Ndong Mbeng, et *Un seul tournant Makôsu* de Justine Mintsa. Qu'apprécie-t-on réellement dans ces œuvres ? Leur caractère "scientifique" (en tant qu'objet d'étude) ? L'"épaisseur psychologique des personnages" ? La personnalité des auteurs qui "doit néces-

sairement forcer le respect" (Hubert Ndong Mbeng était lycéen lorsqu'il écrivit ses *Matitis*, et Justine Mintsa représente "la voix féminine qui porte haut les lettres gabonaises hors des frontières nationales") ?

Soyons honnêtes, ces livres brillent par leur caractère obscur et leur médiocrité : lourdeur de style, aucune recherche artistique ni esthétique, manque de profondeur, d'imagination dans l'écriture, thématiques éculées et récurrentes, etc. Impossible de comprendre le "silence" d'Owondo. C'est un livre qui semble avoir été écrit pour quelques initiés.

Chez Mintsa, c'est l'abus du langage vulgaire (rien à voir avec la verve particulière d'un Kourouma), l'intrigue tarabiscotée et ce style photographique d'amateur qui fait offense à l'Art.

TARISSEMENT DE L'IMAGINATION ♦ Soulignons par ailleurs que deux thèmes reviennent systématiquement dans notre paysage littéraire, quels que soient les auteurs ou les genres (à l'exception notable de l'essai, très peu connu au Gabon) : fétichisme et tradition (cf notamment *Olandé*, J.-P. Lévi-mangoye; *La mouche et la Glu*, Okoumba-Nkoghé). "Avant de créer une œuvre originale, soulignait l'Égyptien Mah-

moud Hussein, l'écrivain (doit) d'abord régler un compte avec sa conscience, il doit s'arroger le droit de créer. C'est-à-dire de rompre avec la répétition, d'oser repenser la tradition" (Jeune Afrique Économie du 5 au 18 octobre 1998, cf. le dossier "Écrivains d'Afrique", p. 150).

Or, c'est justement le tarissement de l'imagination et l'absence de critiques qui semblent malencontreusement nourrir de nombreux écrivains gabonais.

À ce titre, la publication récente du roman de Georges Bouchard - *Le Jeune Officier* - mérite une mention spéciale. Voilà un auteur original et qui, malheureusement, manque encore de réelle promotion. Mélange de Kafka, de Camus, voire de Koestler, *Le Jeune officier* est une œuvre digne de la "République mondiale des lettres". Un coquelicot dans un champ de ronces. Ni le titre, ni le thème, ni les personnages, ni l'écriture (sans oublier le nom de l'auteur lui-même), absolument rien n'est "gabonais" dans cette œuvre.

Il existe un fossé extraordinaire entre ce délicieux premier roman (avec quelques imperfections certes) et ce qui nous a été donné à lire jusqu'ici par nos écrivains les plus (re) connus. Loin du reportage fade, de la reproduction plate du réel, le livre de Bouchard surprend, donne

à méditer sur notre condition même d'être humain dans une société en proie à la misère et à l'absurde. Bref, ce roman est une véritable allégorie en même temps qu'il est une fiction réaliste (ou une réalité fictive) encore inconnue au Gabon. Intransigeance ? Refus du compromis ?

Ce n'est pas qu'il faudrait fuir un éventuel ancrage dans la réalité locale (les œuvres de Naguib Mahfouz, Henri Lopès, Ben Okri, André Brink, etc, sont de parfaites réussites en la matière), mais c'est plu-

tôt qu'une filiation systématique à la "couleur locale", un refus d'imagination et de rigueur ont fait de nos auteurs (à de rares exceptions) de piètres écrivains. Ce qui devrait pousser à réfléchir. Si l'avouer est peut-être une chose difficile, mais ce n'est certainement pas une offense. Au contraire. Et c'est proprement être de mauvaise foi que de continuer à faire la promotion (à grand bruit souvent) d'ouvrages plus qu'indigestes.

*Étudiant en journalisme

ÉPHÉMÉRIDE

6 octobre 1981 : assassinat d'Anouar el-Sadate

C'EST le matin. Les troupes égyptiennes sont venues au Caire pour un grand défilé militaire. Bientôt arrive, dans une Cadillac noire, le président Anouar el-Sadate, qui prend place dans la tribune officielle. À ses côtés, les membres du gouvernement, dont le vice-président Hosni Moubarak. Le défilé est impressionnant. Les troupes présentent leurs nouvelles armes achetées récemment aux États-Unis. Soudain, un camion arrive en face de la tribune officielle. Son chauffeur ouvre la portière, se jette à plat ventre tandis qu'un commando-suicide lance une grenade. Le chef du commando vise Sadate. Le chaos est tel qu'il faut un moment pour retrouver le président agonisant sous un amas de chaises. Le soir à la télévision, Moubarak, blessé, annonce la mort d'Anouar el-Sadate. C'est la fin tragique d'un homme qui a tenté de faire la paix entre son pays et Israël.

opérateurs économiques pour la promotion de nos artistes", a indiqué le ministre de la Culture et des Arts et de l'Éducation populaire, le Pr Daniel Ona-Ondo.

Pour Blasco Fourn Mendome, c'est sa première exposition, après une dizaine d'années de métier, même s'il a participé au Salon d'octobre du CCF, au concours de peinture de Biciq, de la SEEG et à la biennale de la CICIBA. Le jeune homme dit avoir déjà produit une soixantaine de tableaux.

Prévoit Ewore Ndong, lui, s'est félicité de la perche tendue par le Novotel Rapontchombo qui constitue une grande ouverture pour les artistes gabonais. "C'est un

Par BITOME BI
MON'AYONG*

TOUT ou presque a été dit dans l'article de Frédéric Lecky, intitulé "Littérature gabonaise : halte à l'impresionnisme". En réponse au texte de Luc Ngowet paru dans "L'Union" n° 7124, du mercredi 6 octobre de l'année

en cours, sous le titre "Littérature gabonaise : un renouveau en trompe-l'œil". L'efficacité de ce professeur de lycées passe par l'objectivité, par cette opération-vérité, qui lui permet ensuite de porter la critique à une incroyable profondeur avec une redoutable dureté.

La réaction à l'article de Ngowet est un texte des plus vifs et pénétrants. On reconnaît la justesse d'une réflexion théorique au caractère opératoire de ses concepts, confrontés à la réalité. On voit alors cette réalité s'ordonner, devenir intelligible. À ce titre, je dois lui savoir gré d'avoir ramené le débat là où il le fallait. J'aurais pu me contenter de cette analyse très pertinente.

Mais la démolition "intellectuelle" tentée par Luc Ngowet à l'endroit de ceux qui ont permis aux Lettres gabonaises d'avoir de la présence sur la scène littéraire africaine et universelle – après s'être absentes très longtemps – me commande également de dire quelque chose à cet étudiant polémiste.

Un des lieux communs du discours des commentateurs sur la littérature gabonaise est le caractère incompréhensible qu'ils prêtent à cette réalité. Il ne vaudrait pas la peine d'en parler s'il ne se trouvait que, autant les analyses profondes et compréhensives de M. Lecky, de Mmes Nkoroua et Chantal Magalie Mbazogo Mvola et bien d'autres ont été peu vulgarisées par les instances du savoir gabonais, autant a été répandu le point de vue caustique de Luc Ngowet sur la production littéraire gabonaise.

On se demande ce qui a bien

DÉBAT/RÉACTION

Littérature gabonaise : le dénigrement n'est pas la critique

lyse textuelle – à écrire ce "chef-d'œuvre" d'hypocrisie venimeuse sur une réalité qu'il ne connaît point. En bon profane, il aurait été intéressant qu'il ne fit pas dans l'épate, mais qu'il se rapprochât des initiés avant de commettre l'article qui lui vaut aujourd'hui des firs groupés de la part et des écrivains et des critiques.

Rien n'a égalé en intensité la haine que cet "inestimable talent", féru des paradoxes, a pour les génies dans la République des Lettres. Apprécier la valeur d'un texte littéraire est-il synonyme de juger de façon défavorable et même malveillante une œuvre littéraire ? Que non pas ! Le dénigrement n'est pas la critique au sens où elle est l'art d'analyser et de juger une œuvre littéraire ou artistique. Et Nicolas Mba Zué ne dirait pas le contraire.

Avoir produit avec "Au bout du silence", l'œuvre qui, probablement, a permis au Gabon de rattraper son retard (de trente ans) en matière de création littéraire, cela ne traduit, savez-vous bien, rien d'autre qu'un "manque de profondeur, d'imagination dans l'écriture". On se dit que bien des Ngowet se contenteraient, en fait de réussite, de cet échec-là, mais enfin essayons de voir par quel "raisonnement" on en arrive à cette découverte. La dissertation de cet étudiant est formellement correcte. Introduction, développement et forcément conclusion. La seule chose importante, en fait, c'est la conclusion, tout le reste est fait en vue de cette conclusion. Il s'agit d'un exercice scolastique et non d'une recherche intellectuelle. Le but de cet

y a "derrière" la littérature gabonaise, de dénigrer ceux qui font cette littérature.

Écoutez Luc Ngowet dire d'un ton doctoral : "On n'a pas assez examiné la littérature gabonaise, on encense les littérateurs alors qu'ils ne sont que de piètres écrivains. Il est évident que la production littéraire du Gabon est à l'image des auteurs". L'honnêteté voudrait qu'on reconnaisse que Luc Ngowet prend ses désirs pour des réalités. Il semble que la névrose de ce jeune homme soit déclenchée par l'existence d'un Hubert Freddy Ndong Mbeng, d'un Laurent Owondo, d'une Justine Mints, d'un Maurice Okoumba-Nkoghé et d'un Jean-Pierre Léymangoye qu'il s'agit de réduire, à tout prix, au tout venant, et au plus commun des mortels. Noter le cumul d'explications malveillantes. En outre, ces auteurs sont accusés d'être obscurs, médiocres et vulgaires. Ailleurs, il ajoute qu'ils ne font aucune recherche artistique, ni esthétique. Plus loin, il dit que "deux thèmes reviennent systématiquement dans le paysage littéraire, quels que soient les auteurs ou les genres. Ce sont fétichisme et tradition..."

Si nous avons besoin de dire que nous sommes au monde, que nous sommes là, de quelle manière allons-nous le faire ? Avec quoi devons-nous le dire ? En nous servant des mots européens pour exprimer les paroles gabonaises, pour dire notre âme. Cette récupération de soi-même ne signifie pas abandon de l'Autre. Cheikh Hamidou Kane ne déclare-t-il pas dans son dernier livre que "Nul ne peut être digne que dans sa tradition, une dignité

N'ayons pas peur des vérités, c'est ce style d'interprétation, réducteur et malveillant que ceux de la trempe de Luc Ngowet ont sans cesse à l'égard de ce qui se fait sur le plan national qui est à l'origine du retard que nous accusons par rapport aux autres. Ce style étrangle toute vie culturelle et intellectuelle. Il trahit ou mystifie les espérances de nos peuples.

S'agissant de l'acte d'écriture, il est individuel. Il me semble donc prétentieux de vouloir codifier la littérature d'un pays, de vouloir décider de ce qu'elle "doit" être.

Ayant assisté aux discussions de la question de la littérature gabonaise, animées par les membres de l'Union des écrivains gabonais (UDEG), je dois signaler que depuis la mise en route de la caravane littéraire, les débats et les livres proposés par cette association ne sont pas les mêmes. Qu'elle s'efforce de faire découvrir l'écriture gabonaise (qui est plurielle) au public, lequel acquiert peu à peu la culture du livre. Que Luc Ngowet se rapproche des élèves et enseignants des établissements où s'est arrêtée la caravane pour s'en convaincre.

Pour conclure, je dois dire que l'attitude de Ngowet est, dans sa virulence, terriblement symptomatique du refus viscéral de la majorité de nos compatriotes (habités à regarder à travers le prisme d'Autrui) de se séparer des schémas mentaux qui jusqu'à présent ont gouverné leur réflexion.

* Philologue

Prochainement, la réaction de Fortunat

MÉDIAS

Gabriel Gruener, lauréat Presse écrite 99 du Prix Bayeux des correspondants de guerre

Paris, AFP

GABRIEL Gruener, lauréat 1999 du 6ème prix Bayeux des correspondants de guerre, catégorie presse écrite, est mort le 13 juin dernier au Kosovo, abattu alors qu'il couvrait ce conflit pour le magazine allemand Stern.

Gabriel Gruener, 35 ans, avait été tué par balles ainsi qu'un photographe du même magazine, Volker Kraemer, 56 ans, près de la localité de Dulje, à 40 km au sud de Pristina.

Gabriel Gruener devait décéder peu après dans un hôpital de Macédoine.

Gruener avait rejoint le service étranger de Stern en 1991. Spécialiste des Balkans, il avait couvert la Slovénie, la Croatie, la Bosnie, la Serbie mais aussi la Somalie, l'Afghanistan, l'Algérie et le Soudan.

C'est pour un reportage sur ce dernier pays réalisé en septembre 1998, intitulé «A l'aide», qu'il s'est vu décerner le 1er prix par le jury de Bayeux (nord-ouest de la France).

L'interprète macédonien des deux journalistes, Senol Alit, avait trouvé la mort dans le même incident.

Les trophées du Prix Bayeux des correspondants de guerre, dotés chacun de 50.000 francs et seuls à récompenser toutes les catégories de médias, ont été créés en 1994 à l'occasion du 50ème anniversaire du Débarquement des troupes alliées en Normandie.

Destinés à «rendre hommage aux journalistes du monde entier qui exercent leur métier dans des conditions parfois périlleuses pour assurer une information libre et démocratique», ils récompensent chaque année un reportage sur une situation de conflit ou ses conséquences pour les populations